

**Vocation : professeur universitaire**  
(La famille comme rempart au *publish or perish*)

*François Courcy*  
Professeur, Département de psychologie  
Secteur psychologie organisationnelle  
Université de Sherbrooke

Un constat bien terrible s'impose au fil des discussions amicales, familiales ou mondaines: le rôle de professeur universitaire est rarement saisi par la plupart de nos interlocuteurs. On nous demande fréquemment, par exemple, si nous avons hâte d'être «en vacances pour l'été», qu'est-ce que nous allons bien vouloir nous acheter avec la nouvelle subvention obtenue ou combien de cours nous enseignons par semaine, et, surpris par la réponse, ce que nous pouvons bien faire de tout ce temps « libre » où nous n'enseignons pas. Tantôt, c'est une citoyenne qui crie au scandale dans une lettre d'opinion acheminée au journal *Le Devoir* pour souligner à quel point les professeurs gagnent trop d'argent comparativement aux chargés de cours, et ce, pour *le même travail*, soit l'enseignement. Plus tard, c'est mon père qui se questionne sur la nécessité d'écrire une demande détaillée *justifiant* un congé sabbatique, « vacances bien méritées » de nos professeurs. Ailleurs, c'est un appel d'une dame à un collègue d'un département des lettres souhaitant faire « réviser le français » de son allocution à présenter devant la chambre de commerce, les professeurs étant au service de leur communauté et rémunérés par les contribuables. Clou du spectacle, c'est une étudiante parisienne, émule de la génération Y, qui somme mon collègue et ami, éminent économiste et professeur à la Sorbonne, de se présenter à son bureau le lendemain pour 9h. Il lui répond de le rejoindre plutôt à un petit café, situé juste en face de son hôtel, dans une ville où il donne une série de conférences à 800 Km à l'est de Moscou. Elle ne sait probablement pas s'il faut le croire...

Comme vous l'aurez sûrement constaté, à toute cette méconnaissance s'ajoutent également des attentes élevées, et sans cesse croissantes au cours de la carrière. Il faut le dire, les professeurs sont devenus accessibles pour tous et « populaires ». Nouvelles technologies pleuvant, il n'y a plus de barrière. En un clic de souris, nous obtenons les coordonnées de tout collègue et sommes en mesure de lui transmettre une demande, une proposition de collaboration ou tout autre message. Qui plus est, ces demandes proviennent de toute part : collègues universitaires et professionnels, étudiants, chargés de cours, éditeurs de revue, journalistes, citoyens, étrangers... Consciencieux, la plupart d'entre-nous donnons rigoureusement suite à ces demandes ou répondons minimalement aux sollicitations, même celles de moindre pertinence. Faut-il le mentionner, aucune concertation n'est possible entre les demandeurs. Pire encore, les offres deviennent de plus en plus alléchantes et difficiles à refuser, surtout lorsque l'on commence à dire non. C'est en nous, tel un gène, cette volonté d'être utiles, de participer pleinement, rigoureusement et sans relâche, au développement des savoirs et de notre communauté. La preuve en est d'ailleurs faite par les assureurs en invalidité au travail qui accordent la cote AAAA aux professeurs universitaires, soit la cote la plus élevée de l'industrie, confirmant notre vaillance et notre éventuel retour au travail, coûte que coûte. Ces interactions infinies « professeur - demandeurs » nous projettent dans une incessante course vers l'avant, où dès qu'un projet se complète, nous devons entamer d'urgence le prochain afin d'en respecter les échéances.

À ces demandes et attentes collectives, souvent périphériques et toujours éparses, s'ajoutent les tâches régulières, et plus centrales à nos fonctions : l'enseignement et la recherche. Là

aussi, les attentes sont élevées, parfois contradictoires et trop souvent ambiguës. Combien d'articles par année faut-il pour être agrégé ? Idéalement, combien en subvention ? Qu'est-ce qu'une bonne évaluation de l'enseignement ? Quelle est la norme en termes d'heures de disponibilité aux étudiants ? Les étudiants me disent que j'en demande trop ? Devrais-je m'ajuster ou est-ce plutôt à eux de le faire ? Où est l'équilibre entre la recherche et l'enseignement ? Que pensent réellement mes collègues de mes idées ? C'est quoi au juste la « liberté universitaire » quand tu travailles 70 heures par semaine ? Nombre de ces questions demeureront sans réponses définitives, ou même momentanément apaisantes, et ce, malgré les efforts de notre entourage pour nous offrir des points de repère. Lors de mon arrivée, mes collègues se sont précipités pour me rassurer en me disant que seule la qualité de l'enseignement serait prise en considération pour mon renouvellement. Lors de la signature de mon premier contrat de travail, mon doyen m'a précisément prescrit l'inverse. La recherche serait garante de mon Salut ! Que fallait-il en penser ? Qui croire ? C'est alors que l'on rappelle notre fournisseur, l'«ex»-directeur de thèse, pour tâter la qualité du *service après-vente*, que l'on recherche des modèles ou des mentors ou que l'on décide de prendre le risque de dire un premier « non » à une demande et de prioriser les autres. Quitte à déplaire. Toutefois, tout cet imbroglio des attentes non concertées amènent au contraire plusieurs des nouveaux professeurs à faire un non-choix, celui de plaire à tous et de performer dans toutes les fonctions de la tâche professorale. En cas de doute, vaut mieux s'abstenir de prendre le moindre risque ! Quand je serai permanent, là je pourrai enfin respirer ! Belle illusion...

Reste, pour les plus chanceux, les obligations familiales, barrière quasi hermétique au surmenage professionnel. Une fois à la maison, pas le choix, nous devons troquer temporairement notre chapeau de professeur pour celui du papa et/ou du conjoint. Encore ici, nous sommes happés par de nouvelles attentes et préoccupations, aux saveurs totalement différentes. On reçoit des ordres : « Papa vient jouer avec moi ! » Des demandes : « Chéri, mes parents arrivent pour souper dans une heure, le frigo est vide, peux-tu aller faire l'épicerie ? » Ou des verdicts et des ordonnances d'une tranchante lucidité : « Papa tu travailles trop, tu devrais t'amuser plus ! » Ces doux moments de répit familial nous rappellent que nous menons en somme une double vie, comportant un maximum de 24 heures à partager équitablement, en autant que possible, entre deux passions : sa famille et son travail. La quête du Saint-Graal moderne: l'équilibre travail-famille. D'un point de vue subjectif, la somme de nos engagements fait en sorte que tout apparaît immense et plein à notre agenda. Et, le marathon quotidien complété, le professeur, alité, concentre ses dernières énergies à se questionner sur les mirages de l'équilibre travail-famille ou de la société de loisirs. Vais-je y arriver un jour ? Vais-je m'en sortir *vivant* ?

Contrairement à ce que plusieurs clament comme étant les difficultés de l'équilibre travail-famille, je conçois davantage ma famille comme ma garantie d'équilibre aux exigences professorales. Si je tiens le coup, c'est surtout grâce à elles. Et c'est aussi pour elles. Sans Gabrielle, Mathilde et Jacinthe, point de Salut ! Ce recadrage est devenu ma solution au *puzzle* de l'équilibre travail-famille. Si ce choix peut s'avérer à contre-courant, voire hasardeux pour la carrière, compte tenu des pressions inflationnistes qui guettent nos dossiers de permanence, d'agrégation ou de titularisation, il n'en demeure pas moins un excellent antidote au virus anxigène et insidieux du *Publish or Perish*.

En somme, et pour faire le compte, nous assisterons peut-être d'ici les prochaines années à l'émergence du nouveau professeur et de la nouvelle professeure, héros intellectuels modernes de jours, mais aussi parent, ami, enfant, voisin, citoyen, etc. Un vaillant et performant héros au service des savoirs et de la société, mais qui aspire avant tout à être tout

simplement heureux. Pour le moment, même sans cette encombrante étiquette du *héros équilibré*, cela n'enlève rien au caractère héroïque de nos professeurs en regard de toutes les tâches éparses accomplies rigoureusement, années après années, en un laps de temps minimaliste, et ce, souvent au sacrifice d'une vie personnelle mise en veilleuse. C'est pour cette raison, que nous ne pouvons plus parler en ce moment d'une simple profession ou d'une banale carrière universitaire, mais plutôt d'une vocation.